

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

BRÈVE RENCONTRE AVEC ANDRÉ BRINK

Les turbulences d'une conscience

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Quatre vérités

Par Kader Bakou

Ce «musulman pratiquant» fait ses cinq prières quotidiennes obligatoires et les prières surérogatoires en direction de la «Qibla», c'est-à-dire vers la Kaaba et la Grande Mosquée de La Mecque. Un jour, il entend dire qu'il y a des gens qui se considèrent musulmans, mais qui font leurs prières vers une direction opposée à la sienne. Alors, il a conclu que leurs prières ne sont pas valables, et ce, sans discuter avec eux et sans chercher à connaître leurs raisons. Pour lui, c'est évident que ces «égars» ont tort, car La Mecque est à l'est, pas à l'ouest. Cet homme, qui habite en Afrique du Nord, fait ses prières vers La Mecque, située au sud-est de son pays. Celui qui fait sa prière vers une direction opposée à la sienne est un habitant de l'Indonésie, un pays situé à l'est de l'Arabie Saoudite. Un habitant du Yémen accomplit sa prière en direction du nord. Un musulman de Russie, lui, fait sa prière vers le sud. Tous ces musulmans des différentes régions du globe accomplissent leurs prières vers quatre directions différentes et parfois opposées. Mais du point de vue religieux, ils ont tous raison, car tous convergent vers la «Qibla», La Mecque. Malgré sa bonne foi, ce musulman d'Afrique du Nord se trompe, par ignorance de données géographiques et autres. Ainsi, au-delà des apparences, la vérité, au fond, est dans l'intention. C'est valable aussi en politique. Nul n'est sûr de détenir à lui seul la vérité. Le dialogue peut aplanir des divergences qui paraissent insurmontables.

K. B.
bakoukader@yahoo.fr

André Brink, le romancier sud-africain, vient de nous quitter le 6 février dernier (quelques heures après, nous parvenait le décès d'Assia Djebar). Au hasard de la fortune littéraire, nous eûmes la chance d'aller à sa rencontre.

La littérature africaine, et plus singulièrement celle du pays de Nelson Mandela, était à l'honneur du festival littéraire «Marathon des mots» de Toulouse. Pouvait-il en être autrement à la veille d'une Coupe du monde de football se déroulant en Afrique du Sud en 2010 ? Parmi tant de rencontres avec des écrivains du continent noir et du monde, celle avec l'écrivain sud-africain André Brink a eu une ample résonance. La salle de conférences de La Renaissance — une librairie fondée au lendemain de la Libération qui eut à accueillir les grands écrivains engagés, tel Aragon et qui reste l'une des rares dans un quartier polaire — arrivait à peine à contenir le public nombreux venu entendre l'écrivain anti-apartheid l'entretenir de «l'engagement de l'écrivain».

«Savoir, ce n'est pas assez. On doit essayer de comprendre», fait dire André Brink à l'un de ses personnages dans son roman *Une saison blanche et sèche*. Le roman obtint le prix Médicis 1980, et Martin Luther King Memorial Prize pour la version anglaise du roman. Au départ, Ben Du Toit ne se pose pas de questions superflues, dérangeantes. Comme la majorité, il se satisfaisait de la place qui lui était assignée dans la société sud-africaine. Pas de doute, pas d'incursion hors du cercle familial.

Ben Du Toit, un nom aussi banal que l'homme qui le porte. Un homme sans qualités exceptionnelles, se suffisant à lui-même et se délectant même de sa propre solitude. En somme, un bon père de famille, s'adonnant au bricolage, tenant à jour ses journaux intimes avec l'efficacité d'un comptable. Un homme barricadé derrière la surface d'une image. Mais la cinquantaine venue, tout bascule. Si Ben Du Toit n'est pas un homme singulier, le pays qu'il habite n'est pas ordinaire. C'est un communiqué laconique qui l'arrachera à sa léthargie : un certain Gordon détenu selon les termes de l'acte sur le terrorisme a été retrouvé mort dans sa cellule... C'est la goutte qui va entraîner l'Afrikaner discipliné



Photo : DR

dans un courant irrépressible et balayer au passage sa vie ordinaire. Jusqu'ici, il avait accepté «tout ce qu'on a l'habitude de prendre pour argent comptant, avec tant d'assurance qu'on ne cherchait même pas à vérifier». Mais la mort de cet autre homme tranquille, Gordon, «honnête, décent, qui se rend régulièrement à l'église» mais qui avait juste le tort ou la malchance d'avoir une peau noire le fera sortir de sa maison aux murs blancs et découvrir un «pays mythique, ce pays plus vrai que le vrai»... Il fera d'amères connaissances : la loi n'est qu'un visage derrière lequel il n'y a plus de tête : elle couvre autre que la chose qu'elle nomme tout en n'ayant pas changé de sens. Tout n'est que vernis, masque pour donner bonne conscience au diktat blanc... Et le cynisme n'est pas on reste quand à propos de savoir s'il s'agissait d'un crime ou d'un suicide, le ministre affirme avec le sourire : «Chaque homme a le droit démocratique de mourir» ! Avec *Au plus noir de la nuit*, André Brink nous accule à une véritable descente aux enfers. Roman après roman, il n'aura de cesse de démonter méticuleusement les apparences de l'édifice raciste. Littérature engagée ou engagement de la littérature ? La question semblait oiseuse car «dans ce pays d'enterrement multicolore amer et triste, tout discours est politique».

André Brink est né dans une famille afrikaner, descendant de colons boers arrivés en Afrique depuis trois

siècles et fervente adepte de l'apartheid. Dans un français impeccable, André Brink reviendra sur son itinéraire personnel sans fard ni prétention. Il avoue sans ambages que jusqu'à son séjour en France à la fin des années cinquante, en pleine guerre d'Algérie, il ne connaissait pas d'autre réalité que l'apartheid, n'ayant aucun échange avec les Noirs. C'est donc à cette occasion qu'il rencontrera pour la première fois de sa vie des étudiants noirs et prend conscience des effets dévastateurs de l'apartheid sur ses concitoyens noirs... Homme à principes, André Brink, tout en disant sa vérité, reste d'une grande courtoisie. Écrivain d'engagement, il ne cache pas pour autant les doutes qui l'ont saisi quand il écrivait justement son roman.

Au moment où il écrivait depuis six mois son manuscrit sur l'horreur de l'oppression raciale eut lieu dans la ville où il vivait et enseignait l'assassinat de Stève Biko, l'une des figures de la lutte anti-apartheid. Pour lui, la réalité dépassait la fiction et il devenait vain de la transcrire dans un récit. Les faits étaient plus «parlants» et la littérature un inutile exercice. Il a fallu toute la force de persuasion de ses amis pour qu'il achève le roman. Ses doutes disparaîtront définitivement quand il rencontrera Nelson Mandela qui lui confiera que ses œuvres l'ont aidé dans sa captivité et ses méditations. Sur Mandela, André Brink, qui lui voue admiration et amitié, est intarissable. Il en parle comme une sorte de saint qui n'arrête pas d'étonner son entourage. A ce propos, il raconte la tendresse particulière que voue Mandela aux enfants.

Parmi les privations qu'il a eu à subir, Brink note que ce dernier n'a pu voir durant 27 ans des enfants ! Aussi, à chaque fois qu'il en rencontre, il se met littéralement à genoux pour converser avec eux, car ils sont l'avenir d'un monde meilleur, précise l'écrivain.

De là à évoquer les réalités et les enjeux de l'après-apartheid, il ne fallait qu'une question à propos de l'ANC actuelle. André Brink rappela le courage et les sacrifices des leaders et des militants de l'ANC qu'il avait connus pour la plupart en exil. En majorité des hommes cultivés et qui avaient connu la ségrégation. Avec de telles données, André Brink était convaincu que le nouvelle Afrique du Sud serait meilleure sous leur direction. Or, entre ces élites qui constituent l'appareil politique et le peuple, le fossé s'est creusé et la gangrène de la corruption a fait son apparition. «Je ne reconnais plus certains de mes

Par Abdelmadjid Kaouah

amis», dit-il avec tristesse et un peu de colère. Il en appelle surtout au parcours exemplaire de Nelson Mandela et de Mgr Desmond Tutu.

Sa prise de conscience il la place aussi sous le signe de sa fréquentation intellectuelle de l'œuvre de Camus pour lequel il nourrit une admiration durable. Dans la foulée, il évoque son voyage en Algérie où il a pu aller sur les traces algériennes de l'écrivain. Une telle évocation ne pouvait passer inaperçue, sans se soulever des remarques.

Dans le débat qui suivit la causerie d'André Brink, un intervenant lui demanda tout de go quelle lecture faisait-il de la position de Camus durant la guerre d'Algérie, lui André Brink qui avait osé aller courageusement à contre-courant de sa communauté ? L'auteur d'*Une saison blanche et sèche* s'employa à décrire la complexité de la pensée camusienne à propos de la violence et du terrorisme, tout en relevant «la malheureuse phrase» qui avait schématisé le rapport du prix Nobel à l'Algérie et à son peuple auquel il n'avait pas manqué de marquer très tôt sa solidarité. On sentait qu'André Brink était conscient qu'il ne levait pas «le parallèle paradoxal» pointé par l'intervenant. Aussi, finement, conclura-t-il que Camus après tout n'était qu'un être humain...

De l'Algérie, il en sera aussi question, en aparté ; en dédicant à une compatriote, Leïla Boutaleb, son livre, il aura ces mots : «L'Algérie est un beau pays.» La salve finale, pour ainsi dire, de l'écrivain sera réservée à l'oppression subie par les Palestiniens. Au lendemain de l'abordage sanglant contre la flottille pour la liberté de Ghaza, pouvait-on ne pas «bifurquer» (une notion chère à l'auteur qui venait de publier ses mémoires sous le titre *Mes bifurcations*, Actes Sud (2010) sur la question palestinienne ? Il ne s'agissait pas bien entendu d'un meeting politique mais d'une rencontre littéraire mais ayant pour thème «L'engagement de l'écrivain». André Brink parla donc en écrivain engagé. En ayant recours à la parabole. Il rappela d'abord que les camps d'extermination de la Deuxième Guerre mondiale restent des réalités des plus «stupéfiantes, ahurissantes» des horreurs commises contre les juifs. Il fit état des échanges et des témoignages qu'il tint à suivre. A cet égard, il relata un voyage qu'il effectua en Tchécoslovaquie et la visite qu'il fit à un camp d'extermination où les bourreaux nazis avaient poussé le cynisme jusqu'à demander à des enfants de relater les impressions de leur vécu. L'un d'eux écrivit qu'il n'y avait pas de papillons dans le camp...

Sans élever la voix, André Brink s'écria : «Je ne comprends pas comment les Israéliens peuvent-ils faire aux Palestiniens ce qu'ils ont subi... Les Israéliens assassinent aujourd'hui les papillons !» Une salve d'applaudissements lui fit écho. André Brink avait parlé en poète.

En retournant par l'image aux victimes d'hier leurs responsabilités d'aujourd'hui. Debout, la salle lui faisait un triomphe. J'ai cru voir des rougeurs monter au visage d'André Brink. Dans *Un instant dans le vent* (Stock), André Brink écrit : «Quand tous les instruments ont été détruits par le vent, quand tous les journaux de bord ont été abandonnés au vent, quand plus aucune alternative ne subsiste que celle de poursuivre sa route.

Ce n'est pas une question d'imagination mais de foi.» Cela se passe de commentaire.

A. K.

Actucult

GALERIE EZZOU'ART DU CENTRE COMMERCIAL & DE LOISIRS DE BAB-EZZOUAR (ALGER)
Jusqu'au 12 mars : Exposition de peinture «Shadi madi quali rassi» de l'artiste Princesse Zazou.

CENTRE CULTUREL MUSTAPHA-KATEB (5, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Jusqu'au 12 mars : Exposition collective «Le Signe», avec les artistes Saliha Khelifi, Zola Djenane, Zahia Kaci, Noureddine Chegrane, Abdelmadjid Guemroud, Mustapha Ghedjati, Noureddine Hammouche, Omar Kheiter, Ahmed Stambouli et Karim Sergoua.

SALLE IBN KHALDOUN (ALGER-CENTRE)
Lundi 26 février à 19h : Concert de l'artiste jordanienne Macadi Nahhas. Prix du billet : 500 DA

GALERIE D'ARTS ASSELAH (39, RUE ASSELAH-HOCINE, ALGER)
Jusqu'au 28 février : Exposition de peinture de l'artiste Chafa Ouzzani.

TNA GALLERY (RUE BOUZRINA, EX-RUE DE LA LYRE, CASBAH, ALGER)
Jusqu'à la fin du mois de mars :

Exposition collective d'arts plastiques et de photographies «Hors Champ» par Mustapha Nedjai, Hella Zoubir, Karim Sergoua, Rachi Djemai, Rachid Nacib, Malek Salah, Adilène Samet et Nasser Medjekane.

ESPACE LA BAIGNOIRE (3, RUE DES FRÈRES-OUKID, SQUARE PORT-SAÏD, ALGER)
Jusqu'à la fin du mois de février : Exposition collective de photographies «Chawari3 10x10».

GALERIE BOUFFÉE D'ART (RÉSIDENCE SAHRAOUI, LES DEUX BASSINS, BEN-AKNOUN, ALGER)
Jusqu'au 28 février : Exposition de l'artiste Mustapha Adane.

BIBLIOTHÈQUE MULTIMÉDIA BACHIR-MENTOURI (5, RUE BACHIR-MENTOURI, ALGER)
Jusqu'au 28 février : L'établissement Arts et Culture de la wilaya d'Alger, en partenariat avec la maison d'édition Synopsis, organise une exposition de livres.

MUSÉE PUBLIC NATIONAL DU BARDO (3, RUE FRANKLIN-D. ROOSEVELT, ALGER)
Jusqu'au mois de mars : Exposition

«Pouvoirs des perles d'Afrique» (collection de Tonia Marek).

ESPACE DE LOISIRS ET DE DÉTENTE POUR ENFANTS KIDZLAND (CHÉRAGA, ALGER)

Chaque jour : Spectacles d'attractions pour les enfants de 3 à 12 ans.

MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN D'ALGER (RUE LARBI-BEN-M'HIDI, ALGER)
Jusqu'au 28 février : 6^e Festival international d'art contemporain.

INSTITUT CULTUREL ITALIEN
Cours de langue italienne, inscriptions ouvertes : session janvier, février, mars 2015. Pour toute information : Tél. : 021 92 38 73/021 92 51 91

PALAIS DE LA CULTURE MOUFIDI-ZAKARIA (KOUBA, ALGER)
Jusqu'au 28 février : Exposition de peinture «Emotion Plurielle» de l'artiste Fatiha Bisker.

GALERIE D'ARTS AICHA-HADDAD (84, RUE DIDOUCHE-MOURAD, ALGER)
Jusqu'au 28 février : Exposition de l'artiste Ahmed Mebarki.